

Rachid El Attar

Dionysos et les
Bacchantes

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN :

© Rachid El Attar

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

DIONYSOS ET LES BACCHANTES

RACHID EL ATTAR

Prologue

Je venais d'entrer à l'école. Je devais avoir six ans et j'étais un véritable objet de curiosité pour toutes les femmes qui venaient à la maison l'après-midi pour prendre le thé avec ma mère et faire un peu de médisance. On m'appelait alors que je jouais dans le jardin et, quand j'arrivais, on baissait mon pantalon, et les femmes poussaient des cris de surprise. Quelques-unes se cachaient le visage, mais continuaient de regarder entre leurs doigts. Certaines poussaient même la hardiesse jusqu'à me tâter le zizi en piaillant. Un jour, l'un de mes frères, qui discutait avec un copain venu à la maison, avait dit en parlant de moi : « Tu devrais voir le zizi de ce gamin. Il n'est pas possible. Il y a certainement eu une erreur, avait-il ajouté, on a dû

lui en monter un qui n'est pas de son âge. » Il a ensuite essayé de m'attraper pour lui montrer. Mais j'ai rué, et j'ai réussi à lui échapper en lui promettant de le dire à ma mère.

En été, la maison se remplissait de tantes et d'oncles qui venaient passer les vacances chez nous parce que nous habitons près de la mer. Mes cousines, toutes plus âgées que moi, se proposaient souvent pour m'apprendre à nager et en profitaient pour me tripoter l'entrejambe. En revenant de la plage le soir, certaines se portaient même volontaires pour me doucher avec elles. C'était pour aider ma mère, disaient-elles. En me savonnant le corps, elles insistaient alors sur mon zizi qu'elles lavaient soigneusement et quasi religieusement.

Un jour, l'une d'elles, la plus âgée, avait enlevé sa culotte en me disant tout doucement : « Ce sera notre petit secret à tous les deux. Tu ne répéteras ça à personne, n'est-ce pas ? » J'ai fait « oui » de la tête sans très bien comprendre où elle voulait en venir. Elle s'est alors emparée de mon zizi et s'est mise à le frotter contre le sien. Elle faisait cela si frénétiquement que j'ai eu peur qu'elle me l'arrache pour se le coller parce qu'elle n'en avait pas un comme moi. Mais elle n'y est pas arrivée.

Elle était tellement triste de son échec qu'elle était sur le point de pleurer. À un moment, j'ai même cru qu'elle allait mourir de n'avoir pas réussi à me le prendre parce que ses yeux s'étaient révoltés et elle vagissait comme un petit animal auquel on tordait le cou. Puis elle m'a lâché en me disant de m'essayer et de me rhabiller tout seul et elle est sortie de la salle de bains sans m'accorder toute cette attention dont elle m'avait entouré quelques instants plus tôt.

Mes cousines s'étaient certainement passé le mot, car cette scène s'est souvent répétée dans la salle de bains ou ailleurs dans les nombreuses pièces de la grande maison où il était facile de se perdre. Certaines d'entre elles venaient quelquefois me réveiller en pleine nuit pour s'introduire avec moi sous les couvertures et se frotter contre moi en me tripatouillant. Elles prenaient aussi parfois ma main et me forçaient à leur pétrir la nénette. Souvent aussi, quand les grandes personnes étaient sorties et que nous, les enfants, étions seuls, les grands garçons s'amusaient en jouant au ballon ou au gendarme et au voleur dans le jardin. Les filles, elles, chuchotaient un moment en me regardant, puis elles cherchaient des prétextes pour s'isoler avec moi et jouaient avec ma quéquette. C'est à

croire qu'il n'y avait pas à la maison d'autre jouet que mon pauvre zizi qu'elles palpaient et tiraillaient en criant quand, à force de le tripoter, il enflait et se mettait à battre la mesure.

J'ai compris bien plus tard la raison de tout cet intérêt pour mes parties intimes ; la nature m'avait généreusement doté. Puis, en grandissant, j'ai commencé à prendre plaisir aux manèges des femmes. J'aimais les voir comploter et fomenter des plans pour m'isoler. Je regardais les pièges qu'elles préparaient avec soin se fermer sur moi tandis que je faisais semblant de ne rien comprendre. Je crois qu'elles aimaient elles aussi cet air candide que je prenais en me laissant faire pendant qu'elles pantelaient de plaisir.

On pourrait penser que j'étais très chanceux. Mais je me demande toujours aujourd'hui si posséder un zizi pareil est une bénédiction ou une malédiction, car il a conditionné mon rapport avec l'autre sexe. Les femmes ne s'intéressaient pas à moi, mais à lui. Et, dès qu'elles étaient assouvies, elles semblaient éprouver des remords, et me rejetaient. Je n'étais, en fait, entre leurs mains qu'un jouet dont on se débarrasse une fois qu'on est fatigué d'en jouer.

Le ménage du printemps

L'une de ces femmes qui venaient souvent chez nous était une voisine qui habitait à trois ou quatre maisons de la nôtre. C'était une rouquine petite et dodue. Elle avait un petit garçon et on la disait séparée de son mari. Un jour de la fin du mois de mars, – j'avais alors une douzaine d'années – elle est venue voir ma mère et lui a demandé : « Ton fils pourrait-il venir m'aider à la maison ? Je veux faire le grand ménage et je dois déplacer des meubles. Je n'y arriverai pas toute seule. » Ma mère a accepté et lui a même proposé de garder son garçon. « Laisse-le-moi, lui a-t-elle dit, tu auras les coudées franches pour faire ton ménage. »

Je l'ai accompagnée chez elle. Là, nous avons commencé par déménager le salon dans les autres pièces. Elle a ensuite rempli des seaux d'eau que je l'ai aidée à porter, puis elle est allée dans sa chambre et en est ressortie quelques instants plus

tard habillée d'un tee-shirt blanc et d'une jupe courte. « C'est plus pratique pour travailler, » a-t-elle dit. Puis elle s'est mise à asperger d'eau le sol et les murs. Elle en mettait partout même sur nous. J'ai vite pris goût à ce nouveau jeu, et je me suis mis à mon tour à prendre de l'eau dans mes mains et à lui en jeter. Elle riait comme un enfant.

Mais elle en a très vite eu assez de ce jeu. Elle s'est alors approchée et s'est mise à genoux devant moi. « On va jouer à un autre jeu, m'a-t-elle dit, mais tu n'en parleras à personne, hein ? » J'ai fait « non » de la tête. Elle a ensuite baissé mon pantalon. « Ciel ! s'est-elle exclamée, elles n'ont pas exagéré. Elle est même plus grosse que celle de mon ex. » Puis elle a tout pris dans ses deux mains comme on le ferait d'un objet précieux dont la perte serait une catastrophe.

J'ai compris qu'elle aimait les mêmes jeux que mes cousines. Elle s'est alors mise à me pétrir la nénette et, quand celle-ci a commencé à enfler, elle a levé les yeux vers moi en souriant avant de se relever et de soulever sa petite jupe. Mais sa chouchoute ne ressemblait pas à celles de mes cousines. La sienne était cachée par une grosse touffe de poils. J'ai pris peur et j'ai pensé à m'enfuir. Mais ses gros tétons qui menaçaient de